Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (1979)
Heft: 494

Artikel: Echecs : les blancs de l'ordinateur
Autor: Cornuz, Jeanlouis
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1016428

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

EXPORTATION

Le Vaud - New York et retour

La première génération veut oublier, la deuxième a oublié, la troisième cherche des souvenirs. Aux Etats-Unis, des immigrants d'origine suisse sont aussi à la recherche de leurs racines.
Né à New York, citoyen américain, Al n'a pas connu ses grands-parents. Il n'avait que quelques indices, une vieille photographie. Sur celle-ci, son grand-père paternel devant une ferme, au milieu d'une famille, le père sans doute et ses trois filles. Au dos de la photographie, le nom du photographe, celui d'une ville, à moitié effacé, de cinq lettres, se terminant par "LLE". En Suisse, dans la région où l'on parle français, disait-on.
Comme des milliers d'Américains, Al est parti pour l'Europe à la recherche de ses ancêtres. De Bulle à Rolle, malgré les difficultés de langue, Al a fini par retrouver le lieu d'origine de son grand-père. Le Vaud, un village au pied du Jura vaudois.
A la cure de Burtigny, il a pu consulter les registres de la paroisse. Jules-Louis, son grand-père, était né en 1879, dernier d'une famille de neuf enfants. Cinq étaient morts en bas âge dont la soeur jumelle de Jules-Louis ; elle décéda peu après l'accouchement, en même temps que la mère.
Les quatre enfants, trois filles et un garçon, furent élevés par la grand-mère. Le père travaillait alors comme bûcheron dans une scierie de Begnins. Une vie dure. Pas de terre, peu d'avenir. A dix-sept ans, en 1896, Jules-Louis partait pour New York où une connaissance avait un restaurant.

Catholique pratiquant, Al découvre avec surprise que son grand-père était protestant. Devenu domestique dans une riche famille anglo-saxonne, celui-ci avait épousé la femme de chambre, irlandaise et catholique. Et il s'était converti.
En Irlande, à la fin du XIXe, nombre de familles étaient trop pauvres pour nourrir tous les enfants. On les envoyait les uns après les autres chez les "oncles d'Amérique". C'est ainsi que la grand-mère, à sept ans, fut mise sur le bateau pour New York.

Al a rencontré les descendants des soeurs de Jules-Louis. Presque tous sont restés au pays, dans un rayon de trente kilomètres. Paysans, vignerons, photographe, commerçant, les familles ont de deux à quatre enfants.
Mêmes vêtements, mêmes baskets, mêmes disques, les petits cousins ressemblent à tous les jeunes des Etats-Unis. En moins décontractés. Ils vont à l'école primaire, un seul au collège, qui fera des études supérieures pour devenir vétérinaire.
En Suisse, la promotion sociale est beaucoup moins rapide qu'aux Etats-Unis. C'est du moins l'avis de Al qui accorde une importance particulière à l'éducation. Son père, à force d'études, était devenu juriste. Des sept enfants dont Al est l'aîné, tous ont fait — sauf une soeur mariée très jeune — des études universitaires. Professeur d'Université, juriste, manager, directeur de banque ou étudiants, les petits-fils de Jules-Louis ne font pas mentir le rêve américain.
Mais, près d'un siècle plus tard, le petit-fils de l'émigré de Le Vaud découvre une qualité de vie inconnue. Des villages paisibles, des rythmes différents, un goût des choses simples comme le jardin, le pain, le fromage, le vin. Un niveau de vie aussi élevé qu'aux Etats-Unis, et un franc suisse, étrange retour de l'histoire, plus fort que le dollar.

Al a pu faire l'arbre généalogique de sa famille. Un véritable choc quand il a rencontré un de ses petits cousins qui ressemblait par certains traits à son père. Une vieille photographie que lui a remise une parente le fait souvent rêver : envoyée au village par Jules-Louis dans les années trente, elle le montre très fier, devant une voiture américaine, à côté d'un autre homme. La légende, au dos, en français : moi, mon car, mon chauffeur.
Une photographie qui avait fait rêver aussi les parents restés au pays. En réalité, la voiture n'appartenait pas à Jules-Louis, c'était celle de son maître.

LE CARNET DE JEANLOUIS CORNUZ

Echecs : les blancs de l'ordinateur

— Non ! C'est pas vrai ! Il "remet" ça, avec les ordinateurs qui jouent aux échecs...
— Je promets que c'est la dernière fois...
Mon article du 1er mars (DP 490) a déplu aux journalistes que je citais.
Dans "Tribune-le-Matin" (11 mars), Raymond Pittet écrit que la force des ordinateurs est prouvée régulièrement lors de matches organisés entre de très forts joueurs et ces machines, et il fait état d'un combat entre le maître international Partos et l'ordinateur. Voilà qui est magnifique, et qui est, si j'ose dire, l'argument "absolu" : Partos est collaborateur de TLM ; que l'on publie donc une partie, même gagnée par le Maître — pour peu que l'ordinateur se soit défendu honorablement — et toute discussion cessera et je m'inclinerai...

En attendant je répète ce que j'ai écrit :
1. Jusqu'à présent, je n'ai pas vu de partie jouée convenablement par un ordinateur.
2. Il ne semble pas que l'ordinateur ait été utilisé pour les parties "en suspens" du récent championnat du monde, où les positions relativement simplifiées d'une part, et les heures

dont on disposait d'autre part, auraient semble-t-il permis de recourir à la machine.
... Jusqu'ici, je n'ai jamais vu... M. Ecuyer, journaliste à "L'Impartial" et admirateur de ces ordinateurs, m'écrit fort courtoisement et m'envoie plusieurs parties jouées entre "Chess-Chalenger" et "Compu-Chess"; entre A. Ledoux (auteur de l'article dans la revue "Science et Jeux") et les deux ordinateurs; entre Nicolas Giffard, enfin, et "Chess-Chalenger" et "Boris".
Des trois parties jouées entre les deux ordinateurs, deux se terminent par la nullité; "Chess-Chalenger" gagne la troisième en 8 coups! (durée moyenne d'une partie: entre 30 et 50 coups). Contre "Compu-Chess" (le plus mauvais des deux), Ledoux gagne en 13 coups, puis en 36 coups. Contre "Chess-Chalenger", il gagne en 31 coups. Giffard, de son côté, l'emporte en 13 coups contre "Boris" et en 15 coups contre "Chess-Chalenger".
Enfin "Compu-Chess" ne parvient pas à trouver la solution d'un mot en deux coups relativement simple.
Tout cela est donc fort intéressant, mais pour l'instant très insuffisant.

* * *

Encore une fois: tout ceci ne me paraît important que dans la mesure où la manie de l'ordinateur est un phénomène multiforme.
A ce propos, je lis par exemple dans "24-H" du 20 mars un article présentant "l'Ordinateur de poche pour touristes", petit dictionnaire-ordinateur de poche américain, dont on reconnait d'ailleurs qu'il donne des réponses parfois cocasses!...Traduisant par exemple "What time is it?" par "Quoi temps est-il?" Mais on espère faire mieux! Nul doute que la machine ne parvienne bientôt à traduire Goethe — ce qui ravira tous ceux qui ne font pas de différence entre le cri et la parole, entre la parole et le Verbe; entre des balbutiements "bruts" et le "discours" de Baudelaire... Ou dans un autre domaine, entre les graffiti et les gravures de Rembrandt.
J'exagère? A peine! Dans un autre domaine encore, voici le *Magic Genie,* orgue électronique destiné à faciliter votre jeu: 48 accords avec un seul doigt! Grâce à *Magic Genie,* vous pourrez recréer pendant des années toute la musique qui vous plait. Avec accompagnement de votre choix!
On voit assez Me Regamey jouant *d'un doigt* l'air du Vieux Chalet. Sur un rythme de boogie-woogie, avec accompagnement d'*Ukelele Strum;* cependant qu'André Muret fera sa joie de l'Internationale à la guitare hawaïenne et effet de *Trémolo Leslie;* cependant que Mr. Chessex s'enchantera de "Viens poupoule", et avec l'aide du dispositif "glide", exprimera toute sa créativité enfin libérée d'un calvinisme oppressant grâce aux pulsations puissantes d'un trombone à coulisse sur sythme de samba — embrassons-nous, Folleville!

J.C.

COURRIER

Un autre cas de sciatique

Il fallait s'y attendre: le texte de Pierre Lehmann intitulé "un cas de sciatique" n'a pas laissé les lecteurs de DP indifférents. Voici une réaction parmi d'autres. Réd.

Votre opinion des hôpitaux, de la médecine officielle, de la pharmacologie, et des assurances, étant ce qu'elle est, pourquoi, sacrebleu, vous bourrer de calmants, vous faire conduire à l'hôpital et vous étonner que l'administration de celui-ci se soucie des frais que votre séjour pourrait engendrer?
Conscient de votre propre autonomie des limites de la science et convaincu de la supériorité du chiropraticien, pourquoi donc ne vous présenter chez ce dernier qu'après un détour chez le médecin et avec les radiographies faites au CHUV sous le bras (comme font d'ailleurs tous ceux qui partagent votre point de vue?). Pourquoi, autonomiste individuel faire tant d'histoire pour vous procurer cette fameuse feuille de chou? Le premier paysan venu vous l'aurait vendue un bon prix.
Enfin, entre autonomistes, permettez que je vous fasse une confidence. Au cours de quarante années j'ai vécu des expériences diamétralement opposées aux vôtres. J'ai vécu le temps où des jeunes gens sans nombre mourraient de cette sinistre maladie: la tuberculose. J'ai vécu des mois durant la vie de jeunes soldats crachant leurs poumons au fond d'un lit, dans une chambre d'un hôtel désaffecté, pompeusement rebaptisé, Sanatorium militaire. On les descendait à quatre hommes sur un brancard de l'armée, par une cage d'escalier trop étroite, pour les conduire à la radiographie. Ah si on avait eu un CHUV!
J'ai suivi maintes fois le cercueil de plusieurs d'entre eux. Placé sur un char à brancard, tiré par un mulet, le cadavre du soldat partait pour son dernier voyage. Il avait 22, 25, 27 ans.
Aujourd'hui, n'en déplaise à Molière, on peut dire, et sans rire: Nos médecins ont changé tout cela.
On reproche aux médecins de ne songer qu'à la maladie et d'ignorer la personne du patient. Ce n'est pas si évident. Témoin cette conversation, vieille de quarante ans.
Après 18 mois de sanatorium et un essai de reprise du travail: rechute.
Consulté, mon médecin personnel, devient soucieux, arpente son cabinet, se gratte la tête et prenant son courage à deux mains me déclare:
— Je vais te renvoyer à la clinique et t'annoncer à nouveau à l'assurance. (Militaire en l'occurence).
Protestation indignée et déterminée de ma part!
— Pourquoi? On ne t'a pas bien soigné là-haut?
— Bien soigné, bien soigné, peut-être physiquement! Mais, dans cette boîte on y crève moralement.
Alors ce médecin, Combier de vieille souche, s'approche et me tape sur l'épaule:
— Ecoute! Soigne-toi chez toi! Tu crèveras physiquement pour commencer et tu soigneras le moral après.
Aujourd'hui, malgré une sciatique, le moral ne va pas trop mal.

Claude Berney